

MARCELLO MASTROIANNI
RENATO SALVATORI ANNIE GIRARDOT LES FOLCO LULLI BERNARD BLIER
CAMARADES

UN FILM DE
MARIO MONICELLI

 **OSCARS**
NOMINATION
MEILLEUR SCÉNARIO ORIGINAL

**Il Cinema
Ritrovato**

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM DE
LA ROCHELLE

 **LUMIÈRE 2018**
GRAND LYON FILM FESTIVAL
13-21 OCTOBRE



AVEC RAFFAELLA CARRÀ FRANÇOIS PÉRIER VITTORIO SANIPOLI GABRIELLA BIORGELLI
SUR UN SCÉNARIO DE MARIO MONICELLI AGENORE INCROCCI FURIO SCARPELLI
PRODUIT PAR FRANCO CRISTALDI LUX-VIDES (ROME) MÉDITERRANÉE CINÉMA (PARIS)

VERSION INTÉGRALE INÉDITE RESTAURÉE

SDI

AFCAE

ANCA

Les Acacias

STUDIO

POSITIF

TF1 Studio et Les Acacias présentent

LES CAMARADES

un film de
MARIO MONICELLI

VERSION INTÉGRALE INÉDITE RESTAURÉE

SORTIE LE 31 OCTOBRE 2018

DISTRIBUTION

LES ACACIAS POUR TF1 STUDIO

63 rue de Ponthieu

75008 Paris

Tél. 01 56 69 29 30

acaciasfilms@orange.fr

PRESSE

ETIENNE LERBRET

36 rue de Ponthieu

75008 Paris

Tél. : 01 53 75 17 07

etiennelerbret@orange.fr

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.acaciasfilms.com

SYNOPSIS

A la fin du XIXème siècle, dans une fabrique textile de Turin, les ouvriers, soumis à un rythme de travail infernal, voient se multiplier les accidents. Trois d'entre eux entrent en conflit avec le contremaître à la suite d'un nouveau drame. Il est alors décidé, en guise de protestation, que tous partiront une heure plus tôt ce soir-là. Mais cette action n'est pas du goût des patrons, qui profitent de l'inexpérience de ces hommes simples pour les berner. Les sanctions tombent. L'instituteur Sinigaglia, un militant socialiste, fraîchement débarqué de Gênes, pousse les ouvriers à s'organiser...



ANATOMIE D'UN COMBAT

En réalisant *Les Camarades*, son film préféré, le cinéaste Mario Monicelli (1915-2010) a peut-être fait la plus pure synthèse de ce qu'aura été le cinéma populaire italien produit en Italie entre l'après-guerre et le début des années 70 : un unique et poignant mélange de comédie populaire et d'observation acérée de la société, qui ne fait aucun cadeau et témoigne souvent de l'engagement de ses auteurs.

Fils d'un journaliste politique, passé du socialisme à l'anarcho-syndicalisme, du fascisme (brièvement) à l'anti-fascisme, créateur également du 1er journal italien consacré au cinéma, Monicelli est précisément célèbre pour ses tragi-comédies à la fine observation et critique sociales. Son œuvre ne peut être réduite néanmoins à ce raccourci. Il a en effet dirigé plus de soixante films et en a également écrits ou coécrits plus de soixante-dix, au cours d'une carrière démarrée en 1935 avec l'adaptation en 16mm du roman *Les Garçons de la rue Paul* de Ferenc Molnar et achevée sept décennies plus tard, à l'âge de quatre-vingt onze ans, avec *Le Rose del deserto*, une comédie sur une unité médicale italienne envoyée en Lybie en 1940.

Monicelli avait défini ses premiers films pour les studios, réalisés au début des années 50 et mettant souvent en vedette Toto, le grand acteur au visage de clown triste, comme des « farces néoréalistes », tournées en extérieur, satires affectueuses des problèmes quotidiens auxquels doivent faire face les pauvres des villes. « *Les thèmes qui font rire tournent invariablement autour de la pauvreté, la faim, la misère, la vieillesse, la maladie et la mort* », disait Monicelli, « *Ce sont les thèmes qui font rire les Italiens* ».

Avec le caustique *Un Héros de notre temps* (1955), dans lequel le jeune Alberto Sordi joue un miteux escroc de la classe moyenne et *Le Pigeon* (1958), qui décrit le coup minable monté par une bande de bras cassés, Monicelli définit ce qui va être baptisé la « Commedia all'italiana » – le plus souvent en mettant en scène de petits escrocs ou de petites gens voulant atteindre des buts et n'y parvenant pas.

Qu'ils soient lâches ou immoraux, les héros de Monicelli sont toujours cependant émouvants dans leur maladresse et leurs frustrations. *La Grande guerre* (1959), co-écrit par le tandem Age-Scarpelli (Agenore Incrocci et Furio Scarpelli), réunissait Sordi et Gassman dans la peau de deux petits escrocs incorporés dans l'armée italienne au cœur de la tourmente de la Première Guerre mondiale. Un film non seulement antimilitariste mais également antipatriotique qui partagea le Lion d'Or à La Mostra de Venise de 1959, avec le drame de guerre de Roberto Rossellini *Le Général della Rovere*.

Monicelli semble avoir toujours entretenu une relation ambivalente avec le cinéma engagé. Une de ses dernières œuvres documentait les manifestations en marge du sommet du G8 à Gênes en 2001. Plus tard, il remercia le premier ministre Silvio Berlusconi « *pour me faire sentir jeune à nouveau en me joignant à ceux qui s'opposent à lui qui présente toutes les caractéristiques d'un tyran moderne* ». Et pourtant ses films semblent marqués par le scepticisme : « *Je m'intéresse toujours à des gens qui veulent entreprendre quelque chose au-dessus de leurs capacités. Ils se lancent et ils échouent* ». Les apprentis cambrioleurs du *Pigeon* offrent une belle illustration de cette intention. *Les Camarades*, coproduction franco-italienne-yougoslave, réalisée peu après que Monicelli eût lancé sa propre compagnie de production, est une dramatisation encore plus complexe de ce type d'échec.

Inspiré, selon son réalisateur, par les fantômes révolutionnaires de la Bastille mais situé dans les taudis du Turin de la fin du dix-neuvième siècle, *Les Camarades* fait écho à ce que le penseur marxiste italien Antonio Gramsci conceptualisait comme « Le Défi de la modernité » : « *Vivre sans illusions et sans pourtant devenir désillusionné* ». Remarquable par la précision de sa reconstitution et le fabuleux travail accompli par le maître de la photographie Giuseppe Rotunno (*Nuits blanches*, *Le Guépard*, *Rocco et ses frères*), qui livre une image proche des Daguerrotypes, *Les Camarades* n'est pas tant un appel à l'action qu'un rappel par Monicelli à ses spectateurs contemporains que les conditions de travail et salaires décents de notre temps ont été le fruit de luttes longues et coûteuses. Le film, dont la présentation officielle eût lieu lors du 35ème Congrès du Parti Socialiste italien est par-dessus tout une œuvre sur la difficulté à organiser une action collective à une époque où les syndicats italiens existaient à peine.

UN GRAND FILM RÉVOLUTIONNAIRE

Aborder avec courage et sincérité un sujet important et grave, le traiter avec chaleur, simplicité et sensibilité, c'est ce qu'a fait Mario Monicelli dans *Les Camarades*. Il fallait toutes ces qualités et beaucoup de talent pour que ce drame émeuve sans tourner au mélodrame, pour que la démonstration puisse convaincre en évitant de céder à des concessions démagogiques, pour que la vie enfin passe à travers ces événements d'une époque lointaine.



Comme il s'agit des premières revendications sociales, plutôt de la première grève déclenchée au sein d'une usine de textile vers la fin du dix-neuvième siècle à Turin, on peut dire que cet ouvrage est à la fois un document, une chronique et une épopée dans la tradition des grands films révolutionnaires.

Les faits, ce sont la misère, l'insécurité, le chômage, le froid (on est en hiver), et ce que ceux-ci entraînent : la colère, la lutte - notamment pour obtenir une journée de treize heures (au lieu de quatorze heures), la brève espérance,

le désespoir, l'échec. Ce sont également les conflits internes divisant provisoirement les travailleurs, puis leur solidarité face à l'injustice, aux sanctions de tous ordres, et cet immense élan de fraternité qui les unit le matin où l'un d'eux, le plus jeune, tombe assassiné, ils prennent conscience de leur force, ils mesurent leur faiblesse et leur isolement.

Autour de ces faits, le réalisateur a construit un récit romanesque qui lui a permis de ne pas seulement s'en tenir à des généralités historiques, mais d'animer ses personnages et de les individualiser peu à peu. Enfants et adolescents, ouvriers et intellectuels, il les décrit dans leurs rapports familiaux, il montre ce qui peut le mieux exprimer leurs sentiments et leurs préoccupations, il les regarde avec affection, tendresse et parfois pitié.

Une telle précision intimiste rend le destin de chacun plus poignant, plus réel et donne à la mise en scène une fluidité qui accentue, par contrepoint, le lyrisme et la force dramatique des réunions de groupe et des mouvements de foule. Que Monicelli ait respecté les conventions, c'est, après tout, assez naturel, et il est normal qu'on les oublie à un certain point d'émotion.

Des hommes souffrent, travaillent, se révoltent et meurent sous nos yeux. Images du passé dont on découvre la portée universelle et qui soudain nous rappellent le présent, c'est-à-dire les conditions, les relations et les contradictions d'un monde évoqué trop rarement à l'écran.

A peine est-il possible de reconnaître Marcello Mastroianni, Annie Girardot, Renato Salvatori, Folco Lulli, François Périer, Bernard Blier. Cette sorte de neutralité collective est préférable car elle traduit chez les acteurs une compréhension de leurs rôles, elle témoigne sans doute de leur sympathie pour le film et elle est la marque de leur modestie.

Yvonne BABY - LE MONDE - 12 janvier 1966

PROPOS DE MARIO MONICELLI



En ce qui concerne la contextualisation du film, nous nous sommes beaucoup documentés pour l'écriture du scénario, en parlant avec de vieux ouvriers qui, sans être du XIX^{ème} siècle, gardaient quelques souvenirs. Ils avaient entre 80 et 90 ans et se rappelaient des conditions de vie de l'époque. Nous nous sommes surtout adressés à ceux des usines Fiat. Nous avons un peu mélangé les choses... Mais nous nous sommes surtout adressés aux tribunaux pour épilucher toutes les affaires de l'époque, les grèves contre les patrons, etc. Nous cherchions des anecdotes, des personnages drôles, ridicules, dramatiques, tragiques. Nous nous sommes beaucoup imprégnés de nos recherches sur le climat de l'époque auprès de magistrats. Et puis il y avait de nombreuses photographies, ce qui a été très utile au directeur de la photographie, au scénographe et chef décorateur Piero Tosi pour donner de l'authenticité à ce que nous filmions en Yougoslavie. Là-bas, à l'époque, les conditions de vie étaient assez proches de celles de l'Italie d'il y a quarante, cinquante ans. Le travail était très précaire, ou plutôt non, ils travaillaient tous mais dans des conditions très difficiles, très misérables : leur lieu de vie, comment ils travaillaient, voyageaient, comment ils s'habillaient, etc. Ces images de pauvreté nous ont beaucoup aidé, il n'y a aucun doute. La chose était authentique.

Je voulais surtout raconter une histoire chorale où il y aurait beaucoup de personnages, un groupe, une usine, où il n'y aurait pas trop de figurants de façon à faire ressortir plusieurs protagonistes et que les ouvriers aient tous une certaine visibilité, pas seulement Mastroianni. Je voulais qu'ils se situent sur le même plan. Il fallait que le récit soit celui de la lutte ouvrière, de la volonté des ouvriers d'être unis, de ne pas se diviser. L'effort consistait à faire un récit sur une masse de gens avec quelques individualités, féminines et masculines, sans être trop nombreuses. J'avais déjà fait cette expérience avec *La Grande Guerre* et ça ne m'avait pas plu. Je voulais représenter une masse de soldats où chacun aurait eu leur propre personnalité sans que les deux compères n'émergent trop. Et au contraire, les personnages de Sordi et Gassman sont bien plus ressortis.

Donc, fort de cette expérience, j'ai cherché à ne pas rendre Mastroianni, Salvatori et les autres trop prévalents. Je pense y être parvenu, contrairement à *La grande Guerre*.

Le personnage de Mastroianni n'a pas été réellement inventé par Age et Scarpelli ou moi-même. Nous faisons référence à ces grandes figures intellectuelles et bourgeoises qu'ont été (Andrea) Costa ou (Claudio) Treves. Ils se sont consacrés à la classe ouvrière. Ils étaient socialistes. Et à l'époque, le socialisme était un grand mouvement de rédemption... il n'y avait pas encore le communisme. Il n'était pas né. Et donc ces personnes, ces intellectuels qui s'étaient donnés à la cause ouvrière, se sont retrouvés confrontés à une situation très difficile qui allait à l'encontre de leur propre nature. Ils avaient eu une vie aisée, provenaient de la classe bourgeoise, celle qui commandait, la classe dirigeante. Ils ont été réduits à faire partie de la classe prolétaire, la dernière classe, la plus fragile et donc exposée à toutes les difficultés, au froid, à la faim.

Je voulais parler de la difficulté de vie de ces personnes qui se sont entièrement investies dans cette lutte ouvrière, et qui étaient habituées à un mode de vie plutôt aisé. Le personnage de Mastroianni était professeur, marié, avec deux enfants. Il avait abandonné sa famille pour s'investir dans cette lutte. Il s'est retrouvé à vivre dans des conditions très difficiles, à dormir dans une sorte de taudis avec un autre camarade, Raoul (Salvatori), qui était son adversaire. De là sont nés des contrastes qui pouvaient être parfois ridicules et déplaisants. De la même façon il devait trouver une solution pour simplement manger, survivre !

Il n'avait rien à se mettre sous la dent et quand, lors d'un rassemblement, un ouvrier oublie son morceau de pain, Mastroianni le remarque aussitôt. Il s'assure que personne ne le voit et s'apprête à le manger. Naturellement l'ouvrier, tout aussi affamé, se rend immédiatement compte de son oubli, il rebrousse chemin et le surprend. Et comme toujours un ouvrier a envers un professeur, un respect, une considération immense, alors... C'est de là que naissent ces scènes drôles, ridicules mais finalement aussi un peu pitoyables.



MARCELLO MASTROIANNI



Avec *Les Camarades* de Mario Monicelli, Mastroianni retrouve un de ces rôles qu'il affectionne particulièrement, un personnage ridicule, un révolutionnaire en caleçons.

« Le professeur Sinigaglia – note le comédien – est un idéaliste candide et extravagant, un visionnaire enjoué et dangereux : il préconise la grève à durée illimitée, mais ce sont les ouvriers qui souffrent de la faim et doivent payer de leur sang. *Les Camarades* est un très beau film, l'un des meilleurs que j'ai interprétés, mais il n'a pas eu de succès ; le public l'a confondu avec un film sur les communistes, alors que ce titre était ironique. Je me suis beaucoup amusé à interpréter ce révolutionnaire qui me ressemble si peu. »

Jean A. Gili - MARCELLO MASTROIANNI - Ed. de la Martinière 2016

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Mario Monicelli
Scénario	Agenore Incrocci, Furio Scarpelli, Mario Monicelli
Directeur de la photographie	Giuseppe Rotunno
Décors	Mario Garbuglia
Costumes	Piero Tosi
Montage	Ruggero Mastroianni
Musique	Carlo Rustichelli
Producteur	Franco Cristaldi
Sociétés de production	Lux Film, Vides Cinematografica, Méditerranée Cinéma

FICHE ARTISTIQUE

Le Professeur Sinigaglia	Marcello Mastroianni
Raoul	Renato Salvatori
Pautasso	Folco Lulli
Adèle	Gabriella Giorgelli
Martinetti	Bernard Blier
Omero	Franco Ciolli
Bianca	Raffaella Carrà
Maestro Di Meo	François Périer
Niobe	Annie Girardot
Baudet	Vittorio Sanipoli
Cesarina	Elvira Tonelli

Nomination aux Oscars 1964 dans la catégorie Meilleur Scénario

Italie / France / Yougoslavie – 1963 – I Compagni – 2h10 – DCP 4K – Mono – 1.85

VERSION RESTAURÉE 4K INÉDITE ET INTÉGRALE

Le film *Les Camarades* a été restauré par TF1 Studio et la Cineteca di Bologna à partir des négatifs image et son originaux fournis par Cristaldi Film. Une copie positive d'époque a servi de référence pour l'étalonnage. La restauration a été effectuée au laboratoire L'Immagine Ritrovata (Bologne-Paris) en 2018.

Il est présenté pour la première fois en France dans sa version longue italienne.



LES ACACIAS DISTRIBUTION

63 rue de Ponthieu
75008 Paris

Tel. 01 56 69 29 30 - acaciasfilms@orange.fr

www.acaciasfilms.com